

ARLEQUIN

SAUVAGE,

COMEDIE

EN

TROIS ACTES.



Par le Sieur DE L'ISLE. *de la Grevetiere*

D U B L I N :

Imprimé chez S. POWELL, en Crane-lane;

M DCC XLIX.

ARLEQUIN
A C T E U R S

DE LA
C O M E D I E.

LELIO, Amant de Flaminia.
MARIO, autre Amant de Flaminia.
PANTALON, Père de Flaminia.
FLAMINIA, Amante de Lelio.
VIOLETTE, suivante de Flaminia.
ARLEQUIN, Sauvage.
SCAPIN, Valet de Lelio.
UN MARCHAND.
UN PASSANT.
L'HYMEN.
L'AMOUR.
TROUPE des Amours.
TROUPE de Plaisirs.
TROUPE d'Archers.



La SCENE est à MARSEILLE.



ARLEQUIN SAUVAGE.

ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.
LELIO, SCAPIN.

LELIO.

AS-tu tout préparé pour mon départ ?
Scap. La Felouque est arrêtée,
& vous pourrez partir demain à
l'heure que vous voudrez.

Lel. Je prétends que le jour ne me retrouve
pas dans Marseille : tous les momens que je
O 2 passe

passé loin de Flaminia, me semblent des siècles ; & je me livrerois avec plaisir à la fureur des tempêtes, si elles me pouffoient vers cette belle avec plus de rapidité.

Scap. Laissons là les tempêtes, c'est une voiture trop incommode ; l'expérience que nous en avons faite dans notre naufrage, ne doit nous laisser aucune tentation pour leur secours. Consultez un peu votre Sauvage sur cela.

Lel. Il est vrai que sa frayeur étoit grande ; & si j'avois pû rire dans le péril où nous étions, je me serois diverti de sa colère, & des injures qu'il me disoit à cause du danger où je l'avois exposé.

Scap. Il fut pourtant le moins embarrassé ; dès que le vaisseau fut échoüé, il n'attendit pas la chaloupe pour se sauver, mais il se jeta à la nage, & fut le premier hors de danger, sans s'embarasser de ceux qu'il y laissoit.

Lel. A propos d'Arlequin, où l'as-tu laissé ?

Scap. Il est dans l'admiration de tout ce qu'il voit, & vous ririez de son étonnement.

Lel. Je l'imagine assez ; c'est pour m'en ménager le plaisir, que j'ai défendu de l'instruire de nos coutumes. La vivacité de son esprit qui brilloit dans l'ingenuité de ses réponses, me firent naître le dessein de le mener en Europe avec son ignorance : je veux voir en lui la nature toute simple opposée

posée parmi nous aux Loix, aux Arts & aux Sciences ; le contraste sans doute sera singulier.

Scap. Des plus singuliers !

Lel. Va tout préparer pour demain ; je vais chercher dans cette campagne un homme avec qui j'ai quelques affaires.

S C E N E II.

MARIO, LELIO.

Mar. Je commence à croire sérieusement, que les mariages sont écrits dans le Ciel, & qu'ils s'accomplissent sur la terre. A peine Flaminia est dans cette Ville, que je l'aime. Je parle, & son père me l'accorde : voilà mener les choses du bon pied. Mais que vois-je ! N'est-ce pas Lelio ? Oüi, c'est lui-même. Seigneur Lelio ?

Lel. Ah ! mon cher ami, est-ce vous ?

Mar. Je suis charmé de vous voir ; personne n'a pris plus de part à votre malheur que moi. Pardonnez à mon empressement ; votre naufrage a-t-il été aussi funeste à votre fortune que l'on me l'a écrit d'Espagne ?

Lel. J'y devois tout perdre ; mais heureusement j'ai retrouvé ce que j'avois de plus précieux, & ce que j'y ai perdu n'est pas considérable.

Mar. Voilà la nouvelle du monde qui pouvoit le plus me flatter, & je vous en félicite de tout mon cœur. Mais par quelle aventure êtes-vous dans cette Ville ?

Lel. Par l'impatience de voir un objet aimable qui m'appelle en Italie. Je l'aimois avant mon voyage, le père me l'avoit accordée, & nous étions sur le point d'être heureux, lorsque je me vis obligé d'aller aux Indes, pour y recueillir une riche succession. Comme je trouvais les choses en règle, j'eus bien-tôt fini mes affaires : je partis : j'ai fait naufrage sur la côte d'Espagne. Après en avoir ramassé les débris, & donné ordre à quelques affaires, je me suis embarqué sur un vaisseau de cette Ville, pour passer d'ici en Italie.

Mar. Je suis charmé de tout ce que vous me dites. Pour vous rendre confiance pour confiance, je vous dirai que je suis amoureux aussi, & que je vais me marier.

Lel. Comme je suis persuadé que vous faites un choix digne de vous, je vous en félicite de tout mon cœur.

Mar. La personne est aimable, riche, & d'un bon caractère.

Lel. C'est tout ce que l'on peut souhaiter. Est-elle de cette Ville ?

Mar. Non, elle est Italienne ; c'est la fille d'un de mes amis. Des affaires importantes l'ont appelé ici, où il est depuis quinze jours avec cette aimable personne. Comme il est
logé

ARLEQUIN SAUVAGE.

7

logé chez moi, j'ai eu occasion de la voir souvent : elle m'a plu, je l'ai dit au père, il me l'accorde ; voilà en deux mots toute mon histoire.

Lel. Je souhaite que la possession de cette charmante personne, & le tems que vous aurez de vous mieux connoître, ne fasse qu'augmenter vos feux.

Mar. J'espere d'être heureux avec elle. Mais vous me ferez bien l'honneur d'assister à ma nôce.

Lel. Je m'y convierois de moi-même si je pouvois. Vous aimez, & vous connoissez l'inquiétude des Amans, lorsqu'ils sont éloignés de ce qu'ils aiment ; ainsi je n'ai besoin que de mon amour pour me justifier auprès de vous : j'ai quelques affaires dans cette Ville, auxquelles il faut que je donne ordre, & je parts demain. Adieu, je suis obligé de vous quitter ; j'aurai l'honneur de vous embrasser chez vous avant que de partir.

Mar. Je suis fâché de ne pouvoir pas vous arrêter, mais il faut vous laisser libre. Adieu.

S C E N E III.

LELIO, ARLEQUIN.

Lel. Allons ; mais voilà Arlequin.

Arl. Les sottes gens que ceux de ce Pays ! les uns ont de beaux habits qui les

rendent fiers ; ils lèvent la tête comme des Autruches ; on les traîne dans des cages, on leur donne à boire & à manger, on les met au lit, on les en retire ; enfin on diroit qu'ils n'ont ni bras ni jambes pour s'en servir.

Lel. Le voilà dans les réflexions : il faut que je m'amuse un moment de ses idées. Bon jour, Arlequin.

Arl. Ah ! te voilà : bon jour, mon ami.

Lel. A quoi penfes-tu donc ?

Arl. Je pense que voici un mauvais Pays, & si tu m'en crois, nous le quitterons bien vite.

Lel. Pourquoi ?

Arl. Parce que j'y vois des Sauvages insolens qui commandent aux autres, & s'en font servir ; & que les autres, qui sont en plus grand nombre, sont des lâches, qui ont peur, & font le métier des bêtes : je ne veux point vivre avec de telles gens.

Lel. Tu loüeras un jour ce que ton ignorance te fait condamner aujourd'hui.

Arl. Je ne sçai : mais vous me paroissez de sots animaux.

Lel. Tu nous fais beaucoup d'honneur. Ecoute : tu n'es plus parmi des Sauvages qui ne suivent que la nature brute & grossière, mais parmi des Nations civilisées.

Arl. Qu'est-ce que cela, des Nations civilisées ?

Lel. Ce sont des hommes qui vivent sous des Loix.

Arl.

Arl. Sous des Loix ! Et quels Sauvages sont ces gens-là ?

Lel. Ce ne sont point des Sauvages, mais un ordre puisé dans la raison, pour nous retenir dans nos devoirs, & rendre les hommes sages, & honnêtes gens.

Arl. Vous naîsez donc fous & coquins dans ce pays ?

Lel. Pourquoi le penses-tu ?

Arl. Il n'est pas bien difficile de le deviner. Si vous avez besoin de Loix pour être sages & honnêtes gens, vous êtes fous & coquins naturellement : cela est clair.

Lel. Bon : nous naîsons avec nos défauts comme tous les hommes ; la raison seule soutenue d'une bonne éducation, peut les réformer.

Arl. Vous avez donc de la raison ?

Lel. Belle demande ! sans doute.

Arl. Et comment est faite votre raison ?

Lel. Que veux-tu dire ?

Arl. Je veux sçavoir ce que c'est que votre raison.

Lel. C'est une lumière naturelle qui nous fait connoître le bien & le mal, & qui nous apprend à faire le bien & à fuir le mal.

Arl. Eh mor-non de ma vie, votre raison est faite comme la nôtre !

Lel. Apparemment, il n'y en a pas deux dans le monde.

Arl. Mais puisque vous avez de la raison, pourquoi avez-vous besoin de Loix ; car si la raison apprend à faire le bien & à

10 ARLEQUIN SAUVAGE.

fuir le mal, cela fuffit, il n'en faut pas davantage.

Lel. Tu n'en fçais pas affez pour comprendre l'utilité des Loix : elles nous apprennent à faire un bon ufage de la vie pour nous & pour nos frères ; l'éducation que l'on nous donne, nous rend plus aimables à leur égard. Si nous leur offrons quelque chofe, nous l'accompagnons de complimens & de politelfes qui donnent un nouveau prix à la chofe.

Arl. Cela eft drôle. Fais-moi un peu un compliment, afin que je fçache ce que c'eft.

Lel. Supposons que je te veux donner à dîner.

Arl. Fort bien.

Lel. Au lieu de te dire groffièrement : Arlequin, viens dîner avec moi ; je te falue poliment, & je te dis : mon cher Arlequin, je vous prie très-humblement de me faire l'honneur de venir dîner avec moi.

Arl. Mon cher Arlequin, je vous prie très-humblement de me faire l'honneur de venir dîner avec moi. Ah, ah, ah ! la drôle de chofe qu'un compliment !

Lel. Vous ne ferez pas traité auffi-bien que vous le méritez.

Arl. Cela ne vaut rien : ôte le de ton compliment.

Lel. Je voudrois bien vous faire meilleure chere.

Arl. Eh bien, fais-la moi meilleure, & laiffe tout ce discours inutile.

Lel.

Lel. Ce que je te dis n'empêche pas que je ne te fasse bonne chere ; ce n'est que pour te faire comprendre que je t'aime tant, & que mon estime pour toi est si forte, que je ne trouve rien d'assez bon pour toi.

Arl. Tu me crois donc bien friand ? Allons, je te passe le compliment, puisqu'il n'empêche point que tu ne me fasse bonne chere ; quoi qu'à te parler franchement, j'aurois bien autant aimé que tu m'eusses dit sans façon, que tu me vas bien traiter.

Lel. C'est-là le moindre avantage que l'éducation produit chez les hommes.

Arl. A te dire la vérité, je trouve cet avantage bien petit.

Lel. Elle nous rend humains & charitables.

Arl. Bon cela.

Lel. Elle nous fait entrer dans les peines d'autrui.

Arl. Bon cela.

Lel. Elle nous engage à prévenir leurs besoins.

Arl. Cela est excellent.

Lel. A protéger l'innocence, à punir les vices. C'est par elle que dans ce pays on trouve à sa porte tout ce dont on a besoin, sans se donner la peine de l'aller chercher : on n'a qu'à parler, & sur le champ on voit cent personnes qui courent pour prévenir vos besoins.

Arl. Quoi ! l'on vous apporte ici tout ce que vous demandez pour vous épargner la peine de l'aller chercher vous-même ?

Lel.

12 ARLEQUIN SAUVAGE.

Lel. Sans doute.

Arl. Je ne m'étonne donc plus si tu fais si bonne chère, & je commence à voir que dans le fond vous ne valez rien, mais que les Loix vous rendent meilleurs & plus heureux que nous ; puisque cela est ainsi, je te suis bien obligé de m'avoir mené dans ton pays ; pardonne à mon ignorance : tu vois bien qu'à voir tout ce que vous faites, je ne pouvois pas m'imaginer que vous fussiez si honnêtes gens.

Lel. Je le sçai. Retourne au logis : je te dirai le reste une autre fois. [*Il sort.*]

Arl. [*seul.*] Ce Pays-ci est original ! qui diable auroit jamais deviné qu'il y eût eu des hommes dans le monde qui eussent besoin de Loix pour devenir bons ?

S C E N E IV.

PANTALON, FLAMINIA, VIOLETTE,
ARLEQUIN.

Pant. Que dites-vous de ce pays-ci, ma fille ?

Flam. Qu'il est charmant, mon Père !

Pant. Aimeriez-vous à y rester ?

Flam. Beaucoup, mon Père.

Pant. Eh bien, vous y resterez : notre Hôte le Seigneur Mario vous aime, il vous demande en mariage, & je vous ai promise.

Flam.

ARLEQUIN SAUVAGE. 13

Flam. Ciel ! que m'apprenez-vous ? Et Lelio ?

Pant. Il le faut oublier ; il a perdu son bien par un naufrage, & son état ne vous permet plus de penser à lui, ni lui à vous.

Flam. Et qu'importe de son état, s'il m'aime toujours, & s'il est toujours aimable ? Il peut avoir perdu son bien, mais son mérite lui reste.

Pant. C'est perdre son mérite que de perdre son bien.

Flam. Oüi, pour une autre ame que pour la mienne. Si ses malheurs sont vrais, ils me donneront le plaisir de le retirer des mains de la mauvaise fortune, pour lui rendre par ceiles de l'amour ce que la tempête lui a ravi.

Pant. Consultez moins votre cœur que votre raison ; ce n'est que d'elle dont vous avez besoin aujourd'hui.

Flam. Mon cœur & ma raison sont d'accord.

[*Arlequin pendant cette Scene se promene sur le Theatre, & va donner dans le nez de Pantalón.*]

Arl. Oh, le plaisant animal ! je n'en ai jamais vû comme celui-là. Ah, ah, ah ! la ridicule figure !

Pant. Qui est cet impertinent ?

Arl. [*à Flaminia.*] Dis-moi, comment appelles-tu cette bête-là.

Flam. Vous êtes un insolent. C'est un homme respectable, qui vous fera rouer de coups, si vous n'y prenez garde.

Arl.

14 ARLEQUIN SAUVAGE.

Arl. Lui, un homme ? ah, ah, ah ! la drôle de figure ! Dis-moi, Barbette, de quelle diable d'espece es-tu donc ? car je n'ai jamais vû d'hommes, ni de bêtes faits comme toi.

Pant. Maraut, si tu ne te retires, tu pourras bien avec ta Barbette t'attirer une volée de coups de bâton.

Arl. [à part.] Quels diables de gens sont donc ceux-ci ? ils se fâchent de tout. [haut.] Je t'appelle Barbette, parce que tu as une barbe longue, longue.

Viol. Ne lui faites point de mal, Monsieur, ne voyez-vous pas que c'est un pauvre innocent ?

Arl. Elle est bonne, celle-là ; elle sçait apparemment mieux les Loix que les autres.

Flam. Le pauvre homme a l'esprit troublé.

Arl. Vous en avez menti : je suis un homme sage, un ignorant à la vérité, un âne, une bête, un sauvage qui ne connoît point de Loix ; mais d'ailleurs un très-galant homme, plein d'esprit & de mérite.

Flam. Je le crois, mon ami. Cet homme-là me fait peur.

Pant. *Un uomo savio, de spirito, un ignorante, un asino, una bestia, ma pur uomo de grand merito, ah, ah, ah !*

Flam.

Flam. Il y a quelque chose de singulier en lui. Ecoute, mon ami, de quel pays es-tu ?

Arl. Moi ? je suis d'un grand bois où il ne croît que des ignorans comme moi, qui ne savent pas un mot de Loix ; mais qui sont bons naturellement. Ah, ah ! nous n'avons pas besoin de leçons, nous autres, pour connoître nos devoirs ; nous sommes si innocens, que la raison seule nous suffit.

Flam. Si cela est, vous en sçavez beaucoup, mais comment êtes-vous venu ici ?

Arl. Je suis venu dans un grand canot long, long... pouf, il étoit long comme le diable, nous y étions moi & puis le Capitaine, & puis trois autres Nations que l'on appelle les Matelots, les Soldats & les Officiers.

Flam. Sa simplicité est extrême : c'est un Sauvage, comme il le dit, qui ne sçait rien encore de nos mœurs.

Arl. Oh pour cela pas un mot : tout ce que je sçai, c'est que vous naîsez fous & coquins, mais que les Loix vous rendent sages & honnêtes gens. C'est le Capitaine qui me l'a appris ; il les sçait bien lui les Loix. Les sçais-tu bien aussi toi ?

Flam. Sans doute.

Arl. Tu es donc de ces honnêtes filles qui offrent aux passans ce qui leur fait plaisir ?

Flam. Tu me fais bien de l'honneur.

Arl.

16 ARLEQUIN SAUVAGE.

Arl. Je crois que cette Grace-là les sçait mieux que toi.

Flam. Pourquoi ?

Arl. Parce qu'elle est bonne, & qu'elle n'a pas voulu que tu me fisses du mal. Dis-moi, je la trouve jolie ; crois-tu qu'elle m'aime ?

Flam. Elle vous aimera, si elle vous trouve aimable : essayez. [*à part.*] Il faut que je me divertisse aux dépens de Violette.

Arl. Elle est appetissante. Je vous trouve bien aimable, & je n'ai jamais vû de fille qui m'ait plu davantage, en vérité.

Viol. Vous êtes bien obligeant, Monsieur.

Arl. Je ne suis point Monsieur, je m'appelle Arlequin.

Viol. Arlequin : que ce nom est joli !

Arl. Oüi. Et le vôtre est-il aussi joli que vous ? Dites-le moi, je vous en prie.

Viol. Je me nomme Violette.

Arl. Violette : le charmant petit nom ! il vous convient bien ; vous êtes si fleurie, que vous devez être de la race des fleurs.

Flam. Comment ! cela est dit avec esprit.

Pant. J'ai entendu dire que les Sauvages parloient toujours par métaphore.

Flam. Il est fort joli.

Arl. Vous entendez bien ? cette fille me trouve joli : me trouvez-vous joli, vous ?

Viol. Sans doute.

Arl. Vous m'aimez donc ? car on doit aimer ce que l'on trouve joli.

Viol.

Viol. On n'aime pas si facilement dans ce pays, il faut bien d'autres choses.

Arl. Eh que faut-il de plus ? Vous verrez que c'est encore là un tour des Loix que je n'entends pas ; foin de mon ignorance. Ecoutez, je ne sçais qu'aimer, s'il faut quelque autre chose pour se rendre aimable, apprenez-le-moi, & je le ferai.

Viol. Il faut dire de jolies choses, faire des caresses tendres.

Arl. Pour des caresses, je sçais ce que c'est, & je vous en ferai tant que vous voudrez : quant aux jolies choses, je ne les sçais pas en vérité ; mais commençons toujours par les caresses, en attendant que j'aye appris le reste.

Viol. Non pas cela ; il faut au contraire commencer par les jolies choses, afin de gagner le cœur de sa maîtresse, & d'obtenir d'elle la permission de lui faire des caresses.

Arl. Mais comment diable voulez-vous que je vous les dise, ces jolies choses, je ne les sçais pas : apprenez-les-moi, & je vous les dirai.

Viol. Ce n'est point à moi à vous les apprendre.

Arl. Et comment ferai-je donc ?

Flam. Le voilà bien embarrassé ! Ecoute : dire de jolies choses, c'est louer la beauté de sa Maîtresse, la comparant avec esprit à ce qu'on voit de plus beau ; lui vanter ses vœux

&

& la sincerité de l'amour que l'on sent pour elle.

Arl. Eh ventre de moi, nous en disons donc de jolies choses, lorsque nous sommes dans nos bois ? Peste de ma bêtise ; écoutez seulement, je vais vous dire les plus jolies choses du monde : écoutez, écoutez-bien.

Viol. J'écoute.

Arl. Vous êtes plus belle que le plus beau jour ; vos yeux sont comme le Soleil & la Lune lorsqu'ils se lèvent, votre nez est comme une montagne éclairée de leurs rayons, & votre visage une plaine charmante où l'on voit naître des fleurs de tous les côtés. Eh bien ! cela n'est-il pas joli ?

Viol. Pas trop : je serois horrible, si j'étois faite comme vous dites-là. Deux grands yeux comme le Soleil & la Lune, un nez comme une montagne ! si, je serois peur !

Arl. Vous ne trouvez donc pas cela beau ?

Viol. Non.

Arl. Je ne sçai qu'y faire, je n'en sçai pas davantage. Tenez, cela me brouille : donnez-moi le tems d'apprendre ces jolies choses que je ne sçai pas, & en attendant, faisons l'amour comme on le fait dans les bois, aimons-nous à la Sauvage.

Flam. Arlequin a raison, Violette ; tu dois faire l'amour à sa maniere, jusqu'à ce qu'il sçache la tienne.

Arl. Oüi ; car ma maniere est facile ; on la sçait, celle-là, sans l'avoir apprise. Allons
dans

dans mon pays : on présente une allumette aux filles ; si elles la soufflent, c'est une marque qu'elles veulent vous accorder leurs faveurs ; si elles ne la soufflent pas, il faut se retirer. Cette methode vaut bien celle de ce pays : elle abrege tous les discours inutiles. [*Il allume une allumette.*]

Pant. Que dis-tu de la conquête de Violette ?

Flam. Elle n'est pas brillante, mais elle est plus assurée que la plupart de celles dont nos beautés se flattent.

Arl. [*avec l'allumette.*] Voici une ceremonie sans compliment qui vaut mieux que toutes celles de ce pays. [*Il présente l'allumette, Violette la souffle.*] Ah ! quel plaisir ! Allons, ne perdons point de tems : il ne s'agit plus de complimens ici, venez, ma belle. [*Il l'emporte dans ses bras.*]

Viol. Ah ! ah ! Monsieur, au secours.

Pant. Tout beau, Arlequin ; ce n'est pas comme cela qu'il faut s'y prendre.

Arl. Pourquoi m'ôtes-tu cette fille ?

Pant. Parce que la violence n'est pas permise.

Arl. Je ne lui fais pas violence ; elle le veut bien, puisqu'elle a soufflé mon allumette.

Pant. Tu vois pourtant qu'elle crie.

Arl. Bon ! elles font toutes comme cela, il n'y faut pas prendre garde.

Flam. On ne va pas si vite dans ce pays.

Arl.

Arl. Qu'est-ce que cela me fait ; ne sommes-nous pas convenus de faire l'amour à la sauvage ?

Flam. Oui, mais non pas pour l'allumette, cela feroit tort à Violette.

Arl. Eh pourquoi ? n'est-elle pas la maîtresse de faire ce qui lui fait plaisir, lorsque la chose ne fait mal à personne ?

Flam. Non, cela est défendu.

Arl. Vous êtes des foux, de défendre ce qui vous fait plaisir.

Flam. Ecoute : si tu es sage, je te donnerai Violette. Tu vois bien cette Maison ?

Arl. Oüi.

Flam. C'est-là où Violette & moi demeurons, viens nous y voir, & nous t'appren-drons à faire l'amour à la manière du pays.

Arl. Allons.

Flam. Non pas à présent, tu viendras une autre fois.

Arl. Et pourquoi pas à présent ?

Flam. Parce que Violette a des affaires.

Arl. Mais je n'en ai point moi, d'affaires.

Flam. Je le crois ; mais Violette en a, & tu dois avoir de la complaisance pour elle.

Arl. Cela est-il joli, d'avoir de la complaisance ?

Flam. Sans doute, il n'y a rien de plus joli.

Arl. Allez donc faire vos affaires ; mais faites vite, car je suis pressé.

Viol.

ARLEQUIN SAUVAGE. 21

Viol. Adieu, Arlequin. [*Elle sort avec Flaminia & Pantalon.*]

S C E N E V.

ARLEQUIN, UN MARCHAND.

Le March. Monsieur, voulez-vous acheter quelque chose ?

Arl. Eh ?

Le March. Si vous voulez de ma marchandise, voyez. [*Il deploye sa boutique.*]

Arl. Pourquoi me fais-tu voir cela ?

Le March. Afin que vous voyez s'il y a quelque chose qui vous fasse plaisir.

Arl. Et s'il y a quelque chose qui me fasse plaisir, tu me le donneras ?

Le March. Avec joye : je ne demande pas mieux.

Arl. [*à part.*] Le Capitaine a raison, il ne ment pas d'un mot. [*haut.*] Et tu vas donc par le pays porter ces choses, pour chercher des gens qui les prennent ?

Le March. Oûi, Monsieur, il le faut bien.

Arl. Les bonnes gens ! les bonnes gens ! & la belle chose que les loix !

Le March. Voyez donc, Monsieur, ce qui vous plaira.

Arl. Cela me passe : voyons. [*Il regarde avec beaucoup de feu ; il voit le portrait d'une femme, qu'il croit être une femme véritable.*] Ah ! qu'est-ce que cela ? une femme ; qu'elle est petite !

Le

Le March. Elle est jolie ; n'est-ce pas ?

Arl. [la caresse.] Petite mamour. Qu'elle est gentille ! Mais comment diable l'a-t-on pû faire tenir là ?

Le March. Ah, ah ! vous vous divertissez.

Arl. Je ne comprends pas qu'il puisse y avoir de si petites femmes. Fait-on celles là comme les autres ?

Le March. [lui montre un pinceau.] Voilà avec quoi on les fait.

Arl. Et comment nommes-tu cela ?

Le March. Un pinceau.

Arl. Ah, ah, ah ! la plaisante chose, & les drôles d'instrumens que ceux dont on fabrique les hommes : ah ! ma foi, ce pays est original en toute chose. Dis-moi, mon ami, t'a-t-on fait aussi avec un pinceau ?

Le March. Moi ?

Arl. Toi.

Le March. Moi ! si l'on m'a fait avec un pinceau ? ah, ah, ah, ah ! Et vous a-t-on fait avec un pinceau ?

Arl. Bon ! je suis d'un pays d'ignorans, ignorantissimes ; où les hommes sont si bêtes, qu'ils n'en sçauroient faire d'autres sans femmes.

Le March. Effectivement, voilà une grande ignorance ; nous en sçavons bien davantage ici, comme vous voyez.

Arl. Le diable m'emporte si j'y comprends rien.

Lel.

Le March. Allons, Monsieur, voyez ce qui vous fait plaisir.

Arl. Tout me fait plaisir.

Le March. Eh bien, prenez tout.

Arl. Mais, tu n'auras rien après.

Le March. Tant-mieux : un Marchand ne demande pas mieux que de se défaire de sa marchandise.

Arl. Tu te nommes donc un marchand ?

Le March. Oüi.

Arl. Je suis bien aise de sçavoir le nom d'un si bon homme. Donne. Voilà une bonté sans exemple : le Capitaine est trop aimable de m'avoir conduit chez de si bonnes gens.

[*Il prend tout.*]

Le March. Mais combien m'en voulez-vous donner ?

Arl. Moi ? je n'ai rien à te donner, & j'en suis bien fâché ; car je suis naturellement bon, quoique je ne sçache pas les Loix.

Le March. Ce n'est pas là mon compte, il me faut cinq cens frans.

Arl. Je veux mourir si j'ai un franc, ni si je sçai seulement ce que c'est.

Le March. Rendez-moi donc ma marchandise.

Arl. Bon ! tu veux rire ?

Le March. Je ne ris point ; rendez ce que vous avez à moi, ou je m'irai plaindre.

Arl. Et à qui ?

Le March. Au Juge.

Arl. Quel animal est-ce que cela ?

Le March.

24 ARLEQUIN SAUVAGE.

Le March. C'est un honnête homme qui fait exécuter les Loix, & pendre ceux qui y manquent : entendez-vous ?

Arl. Ainsi si tu manquois à la Loi, il te feroit pendre ?

Le March. Sans doute.

Arl. Il feroit fort bien : à ce que je vois la bonté des gens de ce pays n'est pas volontaire, on les fait être bons par force.

Le March. Allons, Monsieur, je ne ris pas, payez-moi, ou rendez moi ma marchandise.

Arl. Je meure si j'entends rien de ce que tu dis : payez-moi, donnez moi des francs ; quel diable de galimatias est-ce là

Le March. Ah ! que de raisons.

Arl. Pourquoi te fâches-tu ? tu m'es venu offrir ta marchandise de bonne amitié, je l'ai prise pour te faire plaisir ; & à présent tu te mets en colère contre moi ? si, cela est vilain.

Le March. Vous n'êtes qu'un fripon ; & si vous ne me rendez promptement ce que vous avez à moi, je

Arl. Hola, ho ! Si tu ne t'en vas bien vite, je t'affommerai.

Le March. Comment, est-ce ainsi que l'on paye les gens ? au voleur ! [*Il se jette sur Arlequin, qui le charge.*] Au secours, misericorde !

Arl.

Arl. Il faut que j'arrache la chevelure à ce coquin. [*Il leve le sabre, & le Marchand abandonne sa perruque en fuyant.*]

Le March. Ah mon Dieu ! me voilà ruiné.

SCENE VI.

ARLEQUIN *seul.*

Oh, oh ! Qu'est-ce donc que cela ? cette chevelure n'est point naturelle.... Comment, diable ! à ce que je vois, les gens d'ici ne sont point tels qu'ils paroissent, & tout est emprunté chez eux, la bonté, la sagesse, l'esprit, la chevelure. Ma foi, je commence tout de bon à avoir peur, me voyant obligé de vivre avec de tels animaux : allons trouver le Capitaine, pour sçavoir de lui ce que c'est que tout cela.

ACTE II.

SCENE I.

ARLEQUIN, TROUPE D'ARCHERS, LE MARCHAND.

Arl. LE Capitaine m'a dit que les gens
de ce pays étoient bons, & je les
P trouve

26 ARLEQUIN SAUVAGE.

trouve tous méchans comme des diables ; cela viendrait-il de mon ignorance ?

Un Arch. Voilà un homme qui ressemble à celui dont on nous a fait le portrait : abordons-le. Bon jour, mon ami.

Arl. Bon jour. [*Il tourne autour d'eux & les regarde, & dit à part.*] Voilà des Sauvages de mauvaise mine.

L'Arch. N'avez-vous point vû passer un Marchand ?

Arl. Qui portoit de la marchandise pour attraper les passans ?

L'Arch. Cela peut bien être.

Arl. Un petit vilain homme ?

L'Arch. Justement.

Arl. Ah, ah ! je l'ai vû ; il m'a joué un tour du diable.

L'Arch. Voyez ce coquin.

Arl. Il m'a fait, je vous dis, un tour exécration, mais il l'a bien payé ; car je n'aime pas que l'on se moque de moi.

L'Arch. Vous avez raison : voyez si ce n'est pas un fripon ; il nous a dit que vous lui aviez pris la marchandise, & que vous n'avez pas voulu la lui payer.

Arl. Il vous l'a dit ?

L'Arch. Oüi.

Arl. J'en suis bien aise, il vous a dit la vérité. Et vous a-t-il dit aussi que je l'ai bien battu ?

L'Arch. Oüi, il nous a rendu compte de tout fort exactement.

Arl.

Arl. Cela me surprend, je ne lui croyois pas tant de bonne foi. Ce coquin m'est venu offrir sa marchandise : il m'a tant prié de la prendre, que je l'ai prise pour lui faire plaisir. Après cela ce belître vouloit que je lui donnasse des francs ; si j'en avois eu, je lui en aurois donné de bon cœur ; mais je ne sçai pas même ce que c'est. Il s'est fâché parce que je n'avois pas de francs à lui donner, & il vouloit que je lui rendisse sa marchandise : cela m'a mis en colère, parce que je voyois qu'il se mocquoit de moi ; aussi je lui ai donné tant de coups de bâton, que je l'aurois assommé s'il n'avoit pas pris la fuite.

L' Arch. Fort bien.

Arl. Oh le voilà : écoute, belître, n'est-il pas vrai que tu es venu m'offrir ta marchandise ?

Le March. Oüi, eh bien que voulez-vous dire ? Messieurs, c'est-là le voleur.

Arl. Que je l'ai prise ?

Le March. Oüi.

Arl. Qu'après cela tu voulois que je te donnasse des francs, ou que je te rendisse ta marchandise ?

Le March. Affurément : j'en voulois cinq cent francs, & c'étoit son prix.

Arl. Ecoutez bien : ne t'ai-je pas dit que je n'avois point de francs ?

Le March. Oüi.

Arl. Ne t'ai-je pas dit aussi que je ne voulois pas te rendre ta marchandise ?

28 ARLEQUIN SAUVAGE.

Le March. Oüi.

Arl. Ne t'es-tu pas fâché parce que je n'avois pas des francs, & que je ne voulois pas te rendre ta marchandise ?

Le March. Assurément que je me suis fâché ; n'avois-je pas raison ?

Arl. Ecoutez bien, écoutez bien, Messieurs : ne t'ai-je pas donné à la place des cinq cent francs, cinq cent coups de bâton ?

Le March. Si je l'avois oublié, mes épaules m'en feroient bien souvenir.

Arl. Eh bien ! vous voyez que je ne ments pas d'un mot ? je ne le fais pas parler.

L' Arch. Nous le voyons.

Le March. Il ne faut point d'autres preuves, Messieurs, que sa propre confession.

L' Arch. Nous sommes suffisamment instruits, & l'on vous rendra justice.

Arl. [à l' Arch.] Ecoutez ; ce fripon ne sçait la Loi qu'à moitié : sçavez-vous ce que je veux faire ?

L' Arch. Que voulez-vous faire ?

Arl. Je veux aller trouver le Juge, pour lui faire donner encore une leçon des Loix.

L' Arch. Vous avez raison : venez avec nous, nous allons vous y mener.

Arl. Je ne puis pas à présent.

L' Arch. Il faut bien que vous le puissiez, car cela est nécessaire.

Arl. Non, vous dis-je, je ne le puis pas en vérité, j'ai des affaires.

L' Arch. Vous les ferez une autre fois.

Arl.

ARLEQUIN SAUVAGE. 29

Arl. Oh non, la chose presse ; je suis amoureux d'une jolie fille : lorsque je l'aurai vûë, je vous irai trouver, si je le puis.

L'Arch. Allons, Monsieur le fripon, vous faites l'innocent, je vous connois, marchez.

Arl. Que veux donc dire cela ?

L'Arch. Cela yeut dire qu'il faut venir en prison.

Arl. Je n'y veux pas aller, moi.

L'Arch. On vous y fera bien aller.

Arl. Si tu me fâches, je prierai le Juge de te donner aussi une leçon des Loix.

L'Arch. Marche, il va t'en faire donner une, après laquelle tu n'en auras pas besoin d'autres.

Arl. Je ne veux pas de ses leçons, moi ; le Capitaine m'apprendra bien les Loix sans lui.

L'Arch. Il s'y est pris un peu trop tard ; & je te promets que demain à cette heure, tu seras dûement pendu & étranglé.

Arl. Moi !

L'Arch. Oüi, toi.

Arl. Eh pourquoi ?

L'Arch. Pour toutes les gentilleffes que tu viens de nous raconter.

Arl. Ecoute, si tu me fais mettre en colère, je t'affommerai, toi, & tous les coquins qui te suivent.

L'Arch. Allons, qu'on le faisisse.

[*Les Archers se jettent sur Arlequin & l'enlèvent malgré sa résistance ; Sur ces entre-faites Lelio arrive.*]

S C E N E II.

LELIO, ARLEQUIN, LES ARCHERS, LE
MARCHAND.

Lel. [*à part.*] C'est Arlequin que ces Archers ont pris, il aura fait quelque sottise. [*haut.*] Messieurs, où menez-vous cet homme ? il m'appartient.

L'Arch. C'est un voleur de grand chemin que nous conduisons en prison, pour avoir volé ce Marchand.

Le March. Oüi, Monsieur, il m'a volé.

Arl. Ah ! damné de Capitaine ! que le diable te puisse emporter avec tous les honnêtes gens de ton pays, qui viennent poliment vous offrir les choses pour vous attraper, & vous faire ensuite étrangler : ah ! scélerat, ne m'as-tu amené de si loin que pour me jouer ce tour.

Le March. Il fait ainsi l'innocent ; je lui ai voulu vendre tantôt ma marchandise, il l'a prise, & puis il faisoit semblant de croire que j'avois voulu la lui donner : il faisoit le niais, comme s'il n'avoit jamais vû d'argent, & à la fin il ne m'a payé qu'à coups de bâton.

Lel.

Lel. Eh ! Messieurs, ce pauvre homme est un Sauvage que j'ai amené avec moi : il n'a aucune connoissance de nos usages ; & ce matin pour me divertir de son ignorance, je lui ai dit que l'on trouvoit ici toutes les choses dont on avoit besoin sans peine, & qu'il y avoit des gens qui venoient vous les offrir, sans expliquer que c'est pour de l'argent : il a pris ce que je lui ai dit au pied de la lettre, parce qu'il n'en sçavoit pas davantage ; ainsi je suis la cause innocente du mal qu'il vous a fait, & je veux le réparer. Dites-moi, Monsieur, ce qu'il a à vous, je vous le payerai.

L'Arch. Si cela est ainsi, ce pauvre homme n'a pas tort : payez seulement ce Marchand, & ramenez votre Sauvage chez vous.

Le March. Que Monsieur me fasse rendre ma marchandise, je ne demande que cela.

Lel. As-tu encore les choses que tu lui as prises ?

Arl. Oüi, je les ai ; mais je ne les veux plus : je serois bien fâché d'avoir rien à un belître comme toi. Tiens.

L'Arch. Voilà un procès bien-tôt fini.

Le March. Nous sommes tous contents. [à *Lelio.*] Mais votre Sauvage ne l'est peut-être pas ? Je voudrois bien, pour qu'il n'eût rien à me reprocher, lui rendre les coups de bâton qu'il m'a donnés.

32 ARLEQUIN SAUVAGE.

Arl. Je ne les veux pas moi : quand je donne quelque chose, c'est de bon cœur.

L'Arch. Monsieur, je suis votre serviteur.

[*Ils s'en vont.*]

Arl. Allez-vous-en à tous les diables.

S C E N E III.

LELIO, ARLEQUIN [*faisant mine au Parterre sans rien dire, ni regarder son Maître.*]

Lel. [*à part.*] Le voilà bien fâché : je veux me donner la comédie toute entière. [*haut.*] Et bien, Arlequin, voici un bon pays, & où les gens sont fort aimables, comme tu vois ? [*Arlequin le regarde sans répondre.*] Tu ne dis mot : tu devrois bien au moins me remercier de t'avoir empêché d'être pendu.

Arl. Que le diable t'emporte, toi, tes fières & ton pays.

Lel. Eh pourquoi me souhaitte-tu un si triste sort ?

Arl. Pour te punir de m'avoir conduit dans un pays civilisé, où la bonté que vous faites semblant d'avoir, n'est qu'un piège que vous tendez à la bonne foi de ceux que vous voulez attraper : je vois clairement que tout est faux chez vous.

Lel. C'est que tu ne sçais pas encore ce qu'il faut sçavoir pour nous trouver aimables ; mais je veux te l'apprendre.

Arl.

Arl. Tu es un babillard, & c'est tout ; mais parle, parle, puisque tu en as tant d'envie : aussi bien je suis curieux de voir comment tu t'y prendras, pour me prouver que ce Marchand n'est pas un fripon.

Lel. Rien n'est plus facile. Nous ne vivons point ici en commun, comme vous faites dans vos forêts ; chacun y a son bien, & nous ne pouvons user que de ce qui nous appartient ; c'est pour nous le conserver que les Loix sont établies : elles punissent ceux qui prennent le bien d'autrui sans le payer ; & c'est pour l'avoir fait que l'on vouloit te pendre.

Arl. Fort bien ! mais que donne-t-on pour ce que l'on prend ?

Lel. De l'argent.

Arl. Qu'est-ce que cela de l'argent ?

Lel. En voilà.

Arl. C'est-là de l'argent ? Cela est drôle. [Il le porte à la dent.] Ahi ! il est dur comme un diable.

Lel. On ne le mange pas.

Arl. Qu'en fait-on donc ?

Lel. On le donne pour des choses dont on a besoin, & l'on pourroit presque l'appeller une caution, puisqu'avec cet argent on trouve par-tout tout ce qu'on veut.

Arl. Qu'est-ce qu'une caution ?

Lel. Lorsqu'un homme a donné une parole & que l'on ne se fie pas à lui, pour plus grande sûreté on lui demande caution, c'est-

34 ARLEQUIN SAUVAGE.

à-dire, un autre homme qui promet de remplir la promesse que celui-là a faite, s'il y manque.

Arl. Fi ! au diable, éloigne-toi de moi.

Lel. Pourquoi ?

Arl. Parce que je crains les gens qui ont besoin de caution.

Lel. Je n'en ai pas besoin, moi.

Arl. Je n'en sçais rien, & je voudrois caution pour te croire, après toutes les menteries que tu m'as dit. Mais cet argent n'est pas un homme, & par conséquent il ne peut donner de paroles ; comment donc peut-il servir de caution ?

Lel. Il en sert pourtant, & il vaut mieux que toutes les paroles du monde.

Arl. Votre parole ne vaut donc gueres, & je ne m'étonne plus si tu m'as dit tant de menteries ; mais je n'en ferai plus la dupe : & si tu veux que je te croye, donne-moi des cautions.

Lel. Je le veux : en voilà.

Arl. Les vilaines gens que ceux avec qui il faut prendre de telles précautions : j'en ai honte pour lui ; mais cela vaut encore mieux que d'être pendu. Parle à présent.

Lel. Tu vois par ce que je viens de dire, qu'on n'a rien ici pour rien, & que tout s'y acquiert par échange. Or pour rendre cet échange plus facile, on a inventé l'argent, qui est une marchandise commune & universelle

selle, qui se change contre toutes choses, & avec laquelle on a tout ce que l'on veut.

Arl. Quoi ! en donnant de ces berloques, on a tout ce dont on a besoin ?

Lel. Sans doute.

Arl. Cela me paroît ridicule, puisqu'on ne peut ni le boire, ni le manger.

Lel. On ne le boit, ni on ne le mange ; mais on trouve avec de quoi manger.

Arl. Cela est drôle ! tes coutumes ne sont peut-être pas si mauvaises que je les ai cruës. Il ne faut donc que de l'argent pour avoir toutes choses sans soins & sans peines.

Lel. Oui, avec de l'argent, on ne manque de rien.

Arl. Je trouve cela fort commode & bien inventé. Que ne me le disois-tu d'abord, je n'aurois pas risqué de me faire pendre ; apprends-moi donc vite où l'on donne cet argent, afin que j'en fasse ma provision ?

Lel. On n'en donne point.

Arl. Eh bien, où faut-il donc que j'aille en prendre ?

Lel. On n'en prend point aussi.

Arl. Apprends-moi donc à le faire ?

Lel. Encore moins ; tu serois pendu si tu avois fait une seule de ces pièces.

Arl. Eh ! comment diable en avoir donc ? on n'en donne point, on ne peut pas en prendre, il n'est pas permis d'en faire : je n'entends rien à ce galimatias.

Lel.

Lel. Je vais te l'expliquer. Il y a deux sortes de gens parmi nous, les riches & les pauvres. Les riches ont tout l'argent, & les pauvres n'en ont point.

Arl. Fort bien.

Lel. Ainsi pour que les pauvres en puissent avoir, ils sont obligés de travailler pour les riches, qui leur donnent de cet argent à proportion du travail qu'ils font pour eux.

Arl. Et que font les riches tandis que les pauvres travaillent pour eux ?

Lel. Ils dorment, ils se promènent, & passent leur vie à se divertir & faire bonne chère.

Arl. Cela est bien commode pour les riches.

Lel. Cette commodité que tu y trouves fait souvent tout leur malheur.

Arl. Pourquoi ?

Lel. Parce que les richesses ne font que multiplier les besoins des hommes : les pauvres ne travaillent que pour avoir le nécessaire ; mais les riches travaillent pour le superflu, qui n'a point de bornes chez eux, à cause de l'ambition, du luxe, & de la vanité qui les dévorent : le travail & l'indigence naissent chez eux de leur propre opulence.

Arl. Mais si cela est ainsi, les riches sont plus pauvres que les pauvres mêmes, puisqu'ils manquent de plus de choses.

Lel. Tu as raison.

Arl. Ecoute, veux-tu que je te dise ce que je pense des Nations civilisées ?

Lel.

Lel. Oüi : qu'en pense-tu ?

Arl. Il faut que je te dise la vérité, car je n'ai point d'argent à te donner pour caution de ma parole. Je pense que vous êtes des fous qui croyez être sages, des ignorans qui croyez être habiles, des pauvres qui croyez être riches, & des esclaves qui croyez être libres.

Lel. Eh pourquoi le penses-tu ?

Arl. Parce que c'est la vérité. Vous êtes fous, car vous cherchez avec beaucoup de soins une infinité de choses inutiles. Vous êtes pauvres, parce que vous bornez vos biens dans l'argent, ou d'autres diableries, au lieu de jouir simplement de la nature comme nous, qui ne voulons rien avoir, afin de jouir plus librement de tout. Vous êtes esclaves de toutes vos possessions, que vous préférez à votre liberté & à vos frères, que vous feriez pendre s'ils vous avoient pris la plus petite partie de ce qui vous est inutile. Enfin vous êtes des ignorans, parce que vous faites consister votre sagesse à sçavoir les Loix, tandis que vous ne connoissez pas la raison, qui vous apprendroit à vous passer des Loix comme nous.

Lel. Tu as raison, mon cher Arlequin, nous sommes des fous, mais des fous réduits à la nécessité de l'être.

Arl. Votre plus grande folie est de croire que vous êtes obligés d'être fous.

Lel.

38 ARLEQUIN SAUVAGE.

Lel. Mais que veux-tu que nous fassions ? il faut du bien ici pour vivre ; si l'on n'en a point, il faut travailler pour en avoir, car le pauvre n'a rien pour rien.

Arl. Cela est impertinent. Mais à propos, je n'ai point d'argent, moi, & par conséquent je suis donc pauvre ?

Lel. Sans doute que tu l'es.

Arl. Quoi ! je serai obligé de travailler comme ces malheureux pour vivre ?

Lel. Tu n'en dois pas douter.

Arl. Que le diable t'emporte. Pourquoi donc, scélerat, m'as-tu tiré de mon pays pour m'apprendre que je suis pauvre ? je l'aurois ignoré toute ma vie sans toi : je ne connoissois dans les forêts ni les richesses, ni la pauvreté : j'étois à moi-même mon Roy, mon Maître & mon valet ; & tu m'as cruellement tiré de cet heureux état, pour m'apprendre que je ne suis qu'un misérable & un esclave. Réponds-moi, scélerat, homme sans foi, sans charité.

[*Il pleure.*]

Lel. Console-toi, mon cher Arlequin, je suis riche, & je te donnerai tout ce qui te sera nécessaire.

Arl. Et moi je ne veux rien recevoir de toi ; comme vous ne donnez ici rien pour rien, ne pouvant te donner de l'argent, qui est le diable qui vous possède tous, tu voudrois que je me donnasse moi-même, & que je fusse ton esclave, comme ces malheureux qui
te

te servent : je veux être homme libre, & rien plus. Remène-moi donc où tu m'as pris, afin que j'aie oublier dans mes forêts qu'il y a des pauvres & des riches dans le monde.

Lel. Ne t'allarme point, tu ne feras point mon esclave : tu feras heureux, je t'en donne ma parole.

Arl. Bon ! belle parole, qui sans caution ne vaut pas cela.

[Il fait un signe avec les doigts.]

Lel. Et bien je te donnerai des cautions.

Arl. Allons, malgré le mépris que j'ai pour tes frères, je veux bien demeurer ici pour l'amour de toi, & d'une jolie fille qui se nomme Violette, dont je suis amoureux.

Lel. Violette ! dis-tu ? la suivante de Flaminia se nommoit ainsi. Où as-tu vu cette Violette ?

Arl. Là où tu m'as trouvé tantôt.

Lel. Comment est-elle faite ?

Arl. Ah ! elle est bien belle.

Lel. Grande ?

Arl. Pas trop.

Lel. Brune, ou blonde ?

Arl. Blonde.

Lel. Etoit-elle seule ?

Arl. Non : elle étoit avec une autre fille plus maigre qu'elle, mais jolie, & avec un homme fait.... ah ! si tu le voyois, tu créverois de rire : il a une robe noire & du rouge dessous, un couteau à sa ceinture, & une

une barbe longue & pointue : ah, ah, ah !
je n'ai jamais vû une figure si ridicule.

Lel. [à part.] C'est assurément Pantalon, voilà son portrait, & Flaminia est avec lui. Par quelle aventure se trouveroit-elle à Marseille Mais quoi ! Mario m'a dit qu'il se marioit avec une Italienne arrivée ici depuis quinze jours. Ciel ! éloigne de moi les maux que je crains. Il faut que j'approfondisse cette aventure, & que je revoye Mario.

Arl. Que dis-tu là ?

Lel. Rien.

Arl. Violette avoit soufflé mon allumette, mais on n'a pas voulu que je l'aye menée avec moi, parce qu'on dit qu'auparavant il faut que j'apprenne à lui dire de jolies choses, pour obtenir la liberté de lui faire des caresses ; car c'est comme cela qu'on fait l'amour ici, n'est-ce pas ?

Lel. [réveur.] Oüi. L'ingrate me trahiroit-elle ?

Arl. Eh tu parles tout seul.

Lel. Oüi, oüi.

Arl. Oüi, oüi. Il est fou. Tu m'apprendras ces jolies choses ?

Lel. Oüi, tantôt. Je suis dans une agitation où je ne me possède pas : il faut que j'aille trouver Mario. Mais le voici fort à propos.

SCENE

SCENE V.

MARIO, LELIO, ARLEQUIN.

Mar. Je vous rencontre heureusement.

Lel. J'allois chez vous de ce pas. La précipitation avec laquelle je vous ai quitté tantôt ne m'a pas permis de m'informer plus particulièrement des choses qui vous touchent : puisque je vous trouve, pardonnez quelque chose à ma curiosité : votre Epouse est Italienne, dites-vous ?

Mar. Oüi.

Lel. Puis-je vous demander de quel endroit ?

Mar. De Venise.

Lel. Je connois cette Ville : Quelle est sa famille ?

Mar. C'est la fille d'un riche Négociant de ce pays-là.

Lel. Son nom ?

Mar. Il se nomme Pantalon, & elle Flaminia.

Lel. Ah Ciel !

Mar. D'où vous vient cette surprise ? La connoissez-vous ?

Lel. Oüi.

Mar. N'est-elle pas fille bien estimable ?

Lel. Elle a tout ce qui peut engager un honnête homme ; mais ce qui va vous surprendre,

42 ARLEQUIN SAUVAGE.

prendre, cette Flaminia est la même personne que j'allois chercher.

Mar. Vous !

Lel. Oïi, moi : vous pouvez juger par la passion que je vous ai fait voir pour elle, quels doivent être à présent mes sentimens. Je l'aime. Que dis-je ? Je l'adore, & je perdrai la vie, plutôt que de souffrir qu'un autre me l'enlève.

Mar. Vous me surprenez, & je ne m'attendois pas de trouver en vous un rival.

Lel. Je m'attendois encore moins d'en avoir un en vous, c'est le coup le plus funeste qui pouvoit me frapper ; mais enfin l'amitié se taît dans les cœurs où l'amour régne. Seigneur Mario, prenez votre parti, il faut me céder Flaminia, ou me la disputer par les armes.

Mar. Je ne m'attendois pas que notre entrevûe dût finir par un combat ; mais puisque vous le voulez, Flaminia vaut bien un ami : si vous l'avez, vous ne l'aurez du moins qu'après m'avoir vaincu.

[*Ils mettent l'épée à la main.*]

Arl. Hola, ai ! que faites-vous ?

[*Il se jette entr'eux.*]

Lel. Ote-toi de là.

Mar. Je te passe mon épée à travers du corps, si tu ne t'éloignes.

Arl. Et moi je vous assommerai tous les deux. Ah ! les bons amis qui s'embrassent, & après ils se veulent tuer.

Lel.

Lel. Laisse-nous libres, nous avons nos raisons.

Arl. Et quelles raisons ? je le veux sçavoir.

Lel. Il faut s'en défaire, nous vuidérons notre differend ensuite. Nous sommes tous les deux amoureux de la même fille, & c'est pour sçavoir à qui elle fera que nous nous battons.

Arl. Eh bien, que ne courez-vous tous les deux l'allumette avec elle, l'un n'empêche pas l'autre.

Lel. Mais nous voulons l'épouser.

Arl. Ah, ah ! je ne sçavois pas cela : effectivement vous ne pouvez pas l'épouser tous les deux.

Mar. Et c'est pour sçavoir qui l'épousera, que nous nous battons. Ote-toi de là.

Arl. Ah les sottes gens ! Mais dites-moi, celui qui tuera l'autre, épousera donc cette fille ?

Mar. Oüi.

Arl. Oüi : & sçavez-vous si elle le voudra ; elle aime l'un ou l'autre, ainsi il faut lui demander, avant que de vous battre, celui qu'elle veut que l'on tuë.

Lel. Mais.

Arl. Mais, mais. Oüi, bête que tu es ; car si c'est lui qu'elle aime, & que tu le tuë, elle te haira davantage, & ne te voudra pas.

Mar. Seigneur Lelio, je crois qu'il a raison.

Lel.

Lel. Il n'a peut-être pas tant de tort.

Arl. Tenez, vous êtes deux ânes : au lieu de vous battre, allez trouver cette fille, & demandez lui celui qu'elle veut : celui-là l'épousera, & l'autre ira en chercher une autre, sans se fâcher mal-à-propos contre un homme qui ne lui fait point de tort, puisqu'il a autant de raison de vouloir cette fille que lui, & que ce n'est pas sa faute si elle l'aime davantage.

Lel. Arlequin n'est qu'un Sauvage ; mais sa raison toute simple lui suggère un conseil digne de sortir de la bouche des plus sages : voulez-vous que nous le suivions ?

Mar. Nous serions plus Sauvages que lui, si nous refusions de nous y rendre ; mais convenons de nos faits auparavant. Si Flaminia vous a oublié, si elle me préfère à vous, vous ne me la disputerez plus.

Lel. J'en serois bien fâché. Pour peu même que son cœur balance, je m'éloigne d'elle pour ne la revoir de ma vie.

Mar. Et moi je vous déclare que si elle vous aime encore, je renonce à elle.

Lel. Vous a-t-elle marqué de l'amour ?

Mar. Elle vit d'une manière avec moi à pouvoir me faire espérer : le peu de tems que je l'ai vûe ne m'a pas permis encore de connoître son cœur ; mais son père m'assure de son obéissance, & j'ai lieu de croire qu'il connoît ses dispositions. Vous, vous a-t-elle aimé ?

Lel.

Lel. L'ingrate au moins me le disoit, & son père approuvoit mes feux : apparemment que les bruits qui ont couru de mes pertes l'ont fait changer : je le pardonne à son ame intéressée ; mais si Flaminia a été capable du même sentiment, je n'en veux plus entendre parler. Ne perdons plus inutilement le tems ; il faut éclaircir la chose.

Mar. Mais si vous paroissez, & que votre présence dissipe les bruits de votre malheur, l'intérêt qui vous étoit contraire étant rempli par votre fortune, Flaminia peut sentir renaître sa tendresse pour vous par le seul objet de son intérêt.

Lel. Non, je n'en veux point, si sa flamme n'est aussi pure & aussi désintéressée que la mienne.

Mar. Faisons-la donc expliquer sans paroître ni l'un ni l'autre, afin que son cœur agisse avec plus de liberté.

Lel. Je le veux : il ne s'agit que d'en trouver le moyen.

Mar. Il est tout trouvé : je dois donner ce soir une fête à Flaminia, & je vais la disposer pour notre dessein. Nous y paroîtrons sous des habits déguisés, & par un moyen que j'imagine, nous la ferons expliquer avant que de nous découvrir.

Lel. Rien n'est mieux pensé : allons tout préparer ; & toi, mon cher Arlequin, viens avec nous, nous t'avons l'obligation d'être devenus plus sages.

Arl.

46 ARLEQUIN SAUVAGE.

Arl. C'est-là du compliment ; mais celui-ci vaut mieux que celui que tu m'as fait tantôt.

A C T E III.

S C E N E I.

ARLEQUIN *seul, en Petit-Maître.*

ME voilà drôlement beau ! une chevelure empruntée, un habit beau à la vérité, mais qu'est-ce que tout cela a de commun avec moi, puisque ces beautés ne font pas les miennes ? Cependant avec ce harnois on veut que je sois plus beau : ah, ah, ah ! le Capitaine est fou ; il trouve des impertinences de fort belles choses. Ce pauvre garçon a l'esprit gâté par les Loix de ce païs ; j'en suis fâché, car dans le fond il est bon homme.

S C E N E II.

ARLEQUIN, UN PASSANT.

Le Pass. Dans le malheur qui m'accable, la solitude est ma plus grande ressource : je puis du moins m'y plaindre avec liberté de l'injustice des hommes.

Arl.

Arl. Cet homme-là est fâché.

Le Pass. Heureux mille fois les Sauvages !
qui suivent simplement les Loix de la nature,
& qui n'ont jamais connu Cujas ni Bartole.

Arl. Oh, oh ! voilà un homme raisonnable.
Tu as raison, mon ami ; vous êtes tous des
belîtres dans ce pays.

Le Pass. A qui en veut ce drôle-là ?

Arl. Dis-moi la vérité : je gage qu'on t'a
voulu pendre.

Le Pass. Vous êtes un sot, on ne pend pas
des gens de ma sorte.

Arl. Pardi tu me la donnes belle ! on en
pend qui valent mieux ; & sans aller plus
loin, sçais-tu bien que j'ai failli à être bran-
ché, moi, il n'y a qu'un moment.

Le Pass. Vous ?

Arl. Oüi, moi-même, en propre per-
sonne.

Le Pass. On avoit apparemment de
bonnes raisons pour cela.

Arl. On n'avoit que des raisons de ton
pays, c'est-à-dire des impertinences. Un
coquin de Marchand est venu m'offrir sa mar-
chandise, moi, je l'ai prise de bonne amitié ;
il vouloit ensuite que je lui donnasse de l'ar-
gent. Je n'en avois point : ils s'est fâché &
moi aussi, & pour le punir je l'ai payé à
bons coups de bâton. Voilà toutes les rai-
sons que l'on avoit : cependant ce fripon en
est allé chercher d'autres pour m'étrangler ;
&

& mon affaire étoit faite, si le Capitaine ne m'eût retiré de leurs mains.

Le Pass. [à part.] Il ne manquoit plus que cette rencontre ; un voleur de grand chemin qui a sa bande & son Capitaine dans le voisinage.

Arl. Que dis-tu là ?

Le Pass. Je dis que ce Marchand a tort.

Arl. Sans doute, c'est un faquin.

Le Pass. Affurément, & vous avez raison d'être en colère : car c'est une affaire sérieuse que d'être pendu.

Arl. Comment morbleu ! des plus sérieuses ; & quand j'y songe, j'entre dans une colère que je ne me possède pas.

Le Pass. Il faut prendre garde de ne plus vous y exposer. Adieu, Monsieur.

Arl. Où vas-tu ?

Le Pass. Je vais joindre ma compagnie qui n'est pas loin d'ici.

Arl. Non, je veux que tu demeures ; je suis bien aise de causer avec toi.

Le Pass. Je n'ai pas le tems.

Arl. Il faut le prendre, je le veux moi.

Le Pass. [à part.] Je serai bien-heureux si j'en suis quitte pour la bourse.

Arl. Dis-moi, es-tu honnête homme ?

Le Pass. J'en fais profession.

Arl. Et comment veux-tu que je te croye, si tu ne me donne pas des cautions ? car vous en avez tous besoin dans ce pays : allons, donne m'en, & après nous causerons,

Le

Le Pass. Où voulez-vous que je les prenne ?

Arl. Fouille dans ta poche, c'est-là où vous les mettez.

Le Pass. [à part.] La chose n'est plus équivoque : tâchons d'en sortir à meilleur marché que nous pourrons. Je vois bien, Monsieur, ce que vous souhaitez : voilà ma bourse, c'est tout mon bien.

Arl. Si quelqu'un m'en demandoit autant, je le tuerois ; car je suis honnête homme, moi, & qui n'est pas sujet à caution.

Le Pass. Je le vois bien, Monsieur. Adieu.

Arl. Arrête.

Le Pass. [à part.] Encore. Ciel ! tirez-moi de ce pas.

Arl. Je suis fâché d'en agir ainsi avec toi, parce que tu me parois bon homme, & que tu estimes les Sauvages.

Le Pass. Plût à Dieu que je fusse né parmi eux, je ne serois pas exposé à tous les maux qui me suivent.

Arl. Voilà tes cautions : je te crois honnête homme sur ta parole, puisque tu voudrois être Sauvage.

Le Pass. Mais, Monsieur.

Arl. Sçais-tu bien que je suis un Sauvage, moi ?

Le Pass. Vous ?

Arl. Oüi. Je suis arrivé aujourd'hui dans ton pays, & depuis que j'y suis, j'y ai vu plus

50 ARLEQUIN SAUVAGE.

plus d'impertinences, que je n'en aurois appris en mille ans dans nos forêts.

Le Pass. Je le crois. [à part.] Dieu soit loué, je respire.

Arl. Dis-moi donc ce qui te fâche ?

Le Pass. C'est la perte d'un procès.

Arl. Quelle bête est-ce là, un procès ?

Le Pass. Ce n'est point une bête, mais une affaire que j'avois avec un homme.

Arl. Et comment est faite cette affaire ?

Le Pass. Mais elle est faite comme un procès. [à part.] Me voilà fort embarrassé pour lui faire comprendre ce que c'est qu'un procès. [haut.] Sçavez-vous que nous avons des Loix dans ce pays ?

Arl. Oüi.

Le Pass. Ces Loix sont administrées par des gens sages & éclairés.

Arl. Que l'on appelle des Juges, n'est-ce pas ?

Le Pass. Oüi. Or si quelqu'un prend votre bien, vous le faites citer devant ces Juges, qui examinent vos raisons & les siennes pour vous juger ; & l'on nomme cela un procès.

Arl. Je comprends à présent ce que c'est.

Le Pass. Il y a dix ans que j'intentai un procès à un homme qui me devoit cinq cens francs, & je viens de le perdre, après avoir essuyé trente Jugemens différens.

Arl. Et pourquoi donner trente Jugemens pour une seule affaire ?

Le

Le Pass. A cause des incidens que la chicane fait naître.

Arl. La chicane ! Qu'est-ce que cela ?

Le Pass. C'est un art que l'on a inventé pour embrouiller les affaires les plus claires, qui deviennent incompréhensibles, lors qu'un Avocat & un Procureur y ont travaillé six mois.

Arl. Et qu'est-ce qu'un Avocat & un Procureur ?

Le Pass. Ce sont des personnes instruites des Loix & de la formalité.

Arl. De la formalité ! Je ne sçai pas ce que c'est.

Le Pass. C'est la forme & l'ordre dans lequel on doit présenter les affaires aux Juges pour éviter les surprises.

Arl. C'est bon cela ; ainsi avec cette forme on ne craint plus de surprise ?

Le Pass. Au contraire, c'est cette même forme qui y donne lieu.

Arl. Et pourquoi ?

Le Pass. Parce que c'est d'elle que la chicane emprunte toutes ses forces pour embrouiller les affaires.

Arl. Mais puisque les Juges sont des gens établis pour rendre justice, pourquoi n'empêchent-ils pas la chicane ?

Le Pass. Ils ne le peuvent pas ; parce que la chicane n'est qu'un détour pris dans la Loi, & auquel la forme que l'on a établie pour éviter la surprise a donné lieu.

Arl. Il faut donc que cette Loi & cette forme soient aussi embrouillées que votre raison. Mais dis-moi, puisque les Juges n'ont pas le pouvoir d'empêcher cette injustice, & que vous sçavez que ces Avocats & ces Procureurs embrouillent vos affaires, pourquoi êtes-vous si fots que de les y laisser mettre le nez ? Par la mort ! si j'avois un procès, & que ces drôles-là y voulussent toucher seulement du bout du doigt, je les assommerois.

Le Pass. Il n'est pas possible de s'en passer ; ce sont des gens établis par les Loix, par le ministère desquels les affaires doivent être portées devant les Juges ; car il ne vous est pas permis de plaider votre cause vous-même.

Arl. Et pourquoi ne m'est-il pas permis ?

Le Pass. Parce que vous n'avez pas étudié les Loix, & que vous ne sçavez pas la formalité.

Arl. Quoi ! parce que je ne sçai pas l'art d'embrouiller mon affaire, je ne puis pas la plaider ?

Le Pass. Non.

Arl. Écoute, je pourrois bien te casser la tête pour prix de ton impudence ; est-ce parce que je t'ai rendu tes cautions que tu veux te moquer de moi ?

Le Pass. Je ne me mocque point, je ne vous dis que trop la vérité : les Loix sont sages, les Juges éclairés & honnêtes gens ; mais la malice des hommes qui abusent de tout,

tout, se sert de l'autorité de la Justice pour soutenir l'iniquité. Comme il faut continuellement de l'argent, les pauvres ne peuvent faire valoir leurs droits, & les autres s'épuisent.

Arl. Quoi ! vous donnez de l'argent ?

Le Pass. Sans doute ; il le faut toujours avoir à la main, sans quoi Themis est sourde, & rien ne va.

Arl. Les gens de ce pays ont le diable au corps pour faire argent de tout ; ils vendent jusqu'à la justice.

Le Pass. On la donne quant au fond ; mais la forme coûte bien cher ; & la forme chez nous emporte toujours le fond : je me suis épuisé pour soutenir mon procès, & je le perds aujourd'hui parce que la forme me manque.

Arl. Et cela te fâche ?

Le Pass. Belle demande !

Arl. Pardi tu es un grand sot ! tu dois en être bien aise.

Le Pass. Pourquoi ?

Arl. Parce que tu t'es défait d'une mauvaise chose, que tu serois bien aise d'avoir perdue il y a dix ans : pour moi je t'assure que si j'avois un tel meuble, je l'aurois bientôt jetté dans la riviere. Mais à propos, ne m'as-tu pas dit que ton procès étoit de cinq cens francs.

Le Pass. Oüi.

Arl. Je suis bien fâché que tu l'ayes perdu ; si tu l'avois encore je te prierois de me le donner, j'irois chercher mon fripon de Marchand, qui vouloit cinq cens francs de sa marchandise, & je lui donnerois ton procès en paiement pour le punir de la pièce qu'il m'a faite.

Le Pass. Vous ne pourriez mieux vous venger. Vos réflexions charment mes ennuis, & je suis bien fâché que mes affaires m'empêchent de jouir plus long-tems du plaisir de votre conversation. Adieu, Monsieur, puissiez-vous toujours conserver cette innocence & cette simplicité.

Arl. Adieu. Si tu es sage, n'aye plus de procès.

S C E N E III.

ARLEQUIN *seul.*

C'est une détestable chose qu'un procès ! j'ai peur d'en trouver quelqu'un sous mes pas ; mais c'est les biens qui en font la cause ; Oh, oh ! j'attraperai bien la chicane & la formalité : je n'aurai rien ; ainsi il n'y aura point d'Avocat ni de Procureur qui veuille se donner la peine d'embrouiller mes affaires.

SCENE

SCENE IV.

FLAMINIA, VIOLETTE, ARLEQUIN.

Flam. Voilà notre Sauvage. Où a-t-il pris cet équipage ?

Viol. Bon jour, Arlequin.

Arl. Ah ! bon jour, Violette.

Viol. Vous êtes bien beau.

Arl. Vous me trouvez donc beau comme cela ?

Viol. Assurément.

Arl. J'en suis bien aise. [*à part.*] Si la tête n'a pas tourné aux gens de ce pays, je ne suis qu'une bête.

Flam. Tu trouves donc extraordinaire que l'on te trouve mieux comme cela ?

Arl. Je trouve fort plaisant de me voir si beau, sans qu'il y aille rien du mien.

Flam. Ainsi tu te moques de Violette de dire que tu es beau ?

Arl. Je ne me moque pas de Violette, parce que je suis bien aise qu'elle me trouve beau ; mais je ris de la folie du Capitaine ; qui m'a dit des choses impertinentes, qu'il veut me faire croire. Par exemple, il m'a dit, ah, ah, ah, ah !

Flam. Et bien, que t'a-t-il dit ?

Arl. Il m'a dit que les jolies gens de ce pays étoient faits comme me voilà, ah, ah, ah !

Flam. [à part.] Je ne puis m'empêcher d'en rire aussi.

Arl. Il m'a dit encore, que c'étoient les beaux habits qui faisoient que l'on recevoit bien les gens ; que l'on avoit honte d'aller avec ceux qui n'étoient pas bien propres : ah, ah, ah ! il me croit assez simple pour y ajouter foi.

Flam. Cela est pourtant bien vrai, & les plus honnêtes gens donnent dans ce travers comme les autres : il semble qu'un bel habit augmente le mérite.

Arl. Il n'y a pas un Sauvage, pour bête qu'il fût, qui ne crevât de rire, s'il sçavoit qu'il y a d'honnêtes gens dans le monde, qui jugent du mérite des hommes par les habits.

Flam. Il auroit raison.

Arl. [à *Violette*.] Je suis donc beau, comme vous voyez, & tout cela pour vous plaire.

Viol. Je vous suis bien obligée de vos soins.

Arl. Ah, ah ! ce n'est pas le tout, & le Capitaine m'a aussi appris les grimaces & les contortions qu'il faut faire sous cet habit. Tenez, voyez si je fais bien.

[*Il contrefait le Petit-Maitre.*]

Flam. [à part.] Assurément, voilà un drôle d'original.

Viol. Est-ce là tout ce que le Capitaine t'a appris ?

Arl.

Arl. Oh que non ; il m'a encore appris à dire de jolies choses : écoutez. Mademoiselle, je rends graces à mon heureuse étoile qui m'a tiré des forêts de l'Amerique pour pour des forêts de l'Amerique pour

Viol. Eh bien. Pour

Arl. Pour ne rien dire du tout. Foin de ma mémoire, j'ai oublié tout ce que j'avois appris.

Viol. J'en suis bien fâchée, car cela étoit bien beau.

Arl. Et comment ferai-je donc ?

Viol. Je n'en sçai rien en vérité.

Arl. Vous verrez que je serai obligé de m'en aller sans vous rien dire.

Viol. Quoi ! vous ne sçavez pas me dire que vous m'aimez ?

Arl. Je vous le dirois bien dans les bois, mais ici je suis bête comme un cheval.

Flam. [à part.] Il est fort plaisant. [haut.] Crois-moi, Arlequin, laisse-là ces jolies choses, & dis-lui seulement ce que tu penses, cela vaudra encore mieux.

Arl. Vous avez raison, & je l'aime mieux aussi ; car j'ai trouvé dans le compliment que j'ai oublié des choses que je ne pensois pas. Par exemple, il y avoit que je voudrois mourir pour elle, & cela n'est pas vrai ; ainsi j'étois fâché de le dire à Violette, de crainte de la tromper, & cela fait que je ne suis pas si fâché de l'avoir oublié.

58 ARLEQUIN SAUVAGE.

Flam. Tu viens de dire là de plus jolies choses que toutes celles que l'on pourroit t'apprendre, & Violette en doit être fort contente.

Viol. Je le suis aussi beaucoup.

Arl. Je puis donc vous épouser sans plus de cérémonies ?

Flam. Il faut avoir du bien pour cela : es-tu riche ?

Arl. Non : je suis pauvre, à ce que le Capitaine m'a dit ; car je n'en sçavois rien.

Flam. Tant-pis : mon père de qui Violette dépend, ne voudra pas te la donner si tu es pauvre.

Arl. Comment faire donc ? écoute, je suis pauvre, à la vérité ; mais je ne veux rien faire, & pour tout le bien du monde je n'irois pas d'ici là : cela n'est-il pas bon pour le mariage ?

Flam. Non assurément : de quoi nourriras-tu ta femme ?

Arl. Je partagerai avec elle ce que le Capitaine me donnera.

Flam. Mais de quoi l'habilleras-tu, si tu n'as point d'argent, & si tu n'en veux pas gagner ?

Arl. Te voilà bien embarrassée : elle ira toute nue.

Viol. Fi donc ?

Arl. Eh bien je te donnerai mes habits, & j'irai nud, moi.

Flam.

Flam. Cela n'est pas permis ici, & l'on te mettroit aux Petites-Maisons.

Arl. Tant mieux, je les aime mieux que les grandes, où je me perds toujours, & cela m'ennuye.

Flam. Oüi : mais les Petites-Maisons sont des endroits où l'on ne met que les foux.

Arl. C'est bien plutôt dans les grandes que vous les mettez : n'y a-t-il pas de la folie de bâtir un Village entier pour une seule personne ?

Flam. Tu as raison, mais avec tout cela on ne te donnera pas Violette si tu n'as rien.

Arl. Ah ! les vilaines gens que ceux de ton pays : écoute, Violette, m'aimes-tu ?

Viol. Oüi.

Arl. Eh bien, viens-t'en avec moi, je te menerai dans un pays où nous n'aurons pas besoin d'argent pour être heureux, ni de Loix pour être sages : notre amitié fera tout notre bien, & la raison toute notre Loy : nous ne dirons pas de jolies choses, mais nous en ferons.

Flam. J'aime trop Violette pour la laisser aller ; mais ne te mets pas en peine : je n'aime pas le bien, moi, & je ferai en sorte que l'on te donne Violette malgré ta pauvreté.

Arl. Me le promettez-vous ?

Flam. Oüi.

Arl. Es-tu sujette à caution comme les autres ?

Flam.

Flam. Non, tu peux te fier à ma parole.

Arl. Je le crois, puisque tu n'aimes pas le bien ; car il n'y a que ceux qui préfèrent l'argent à leurs amis qui ayent besoin de cautions. [*Violette laisse tomber un miroir qu'Arlequin ramasse ; il s'y voit & croit d'abord que c'est encore un portrait.*] Ah, ah ! tu portes aussi des hommes en poche : il est bien joli celui-là, il remuë. [*Arlequin diverti par les mouvemens de l'homme qu'il croit voir, fait cent postures bizarres.*] Ah, ah ! ce drôle-là est boufon. [*Il continue à faire des grimaces.*] Pardy voilà un plaisant original, regarde un peu, *Viol-tte*, il se mocque de moi. [*Violette regarde, & Arlequin surpris de la voir dans le miroir, marque son étonnement dans tous ses mouvemens.*] Oh ! est-ce que tu es double ? te voilà dans deux endroits tout à la fois.

Viol. C'est ma figure.

Arl. Mais comment diable est-elle venue là ?

Viol. Ah, ah, ah, ah !

Arl. Regarde, regarde, elle rit aussi, ah, ah, ah ! & cette autre aussi, ah, ah, ah ! [*Violette & Arlequin rient, & les ris d'Arlequin augmentent à mesure qu'il se voit rire.*] Pardy voilà les plus drôles de corps que j'aye vû ; ils font tous comme nous. Baïsons-nous un peu, pour voir s'ils se baïseront aussi.

[*Il la baïse.*]

Flam. Voilà une plaisante scene ?

Arl.

Arl. Vois, vois, comme ils se baïsent : ah, ah, ah ! [*Il regarde derriere le miroir pour voir où ils sont.*]

Flam. Que cherches-tu ?

Arl. L'endroit où ces gens-là sont : il est aussi grand que celui-ci, & cependant je ne puis voir sa place. [*Il regarde encore dans le miroir, & n'y voyant plus Violette.*] Ah ! où diable est allé cette fille qui te ressembloit ?

Flam. Je veux t'expliquer la chose. On nomme cela un miroir : c'est un secret que nous avons pour nous voir ; car ce que tu vois n'est que ton image que cette glace réfléchit : & il en fait de même de toutes les choses qui lui sont présentées.

Arl. Voilà un fort beau secret ! mais dis-moi, puisque vous sçavez faire de ces miroirs, quen'en faites-vous qui représentent votre ame & ce que vous pensez ? ceux-là vaudroient bien mieux ; car je pourrois voir dedans si Violette ne me trompe pas, lorsqu'elle me dit qu'elle m'aime.

Flam. Effectivement de tels miroirs seroient beaucoup plus utiles.

Arl. Sans doute, & si j'en avois eu un lorsque mon fripon de Marchand est venu pour m'attraper, je l'aurois regardé dedans, & connoissant ses mauvais desseins, je n'en aurois pas été la dupe.

Viol. Cela seroit bien nécessaire.

SCENE

SCENE V.

PANTALON, FLAMINIA, VIOLETTE,
ARLEQUIN.

Flam. Ah ! mon père, si vous étiez venu un moment plutôt, vous vous seriez bien diverti de la surprise d'Arlequin à la vûe d'un miroir & de ses effets : il nous a donné la comédie.

Pant. Je suis bien fâché de ne m'y être pas trouvé. Les plaisirs naissent ici sous vos pas ; Mario vous en prépare de nouveaux dans une fête galante qu'il vous donne : elle va paroître, je vous prie de faire les choses de bonne grace.

Flam. Il sera content de ma politesse.

Pant. Voici la fête.

[L'HYMEN, L'AMOUR. *Troupe de Jeux & de Plaisirs. Lelio & Mario sont déguisez à la suite.*]

L'Am. Mon frère, à la fin vous ruinerez votre empire, pour y vouloir engager trop de monde sans moi. Croyez une fois mes conseils : laissez la fortune & les vains brillans dont vous séduisez les ames plutôt que vous ne les gagnez, & ne recevez point de cœurs sous vos loix, si l'Amour même ne vous les livre.

L'Hym. Il est vrai que je le devrois, mais c'est votre faute & non la mienne. Je ne refuse

fulse point les cœurs que vous me présentez : depuis long-tems vous êtes conjuré contre mon empire, & les feux que vous allumez ne tendent qu'à me détruire.

L'Am. Finissons aujourd'hui nos débats en faveur de Flaminia : elle doit entrer sous vos loix, je vous offre tous mes feux pour elle : je la blessai autrefois du plus doux de mes traits en faveur de Lelio, vous lui destinez Mario : pour accorder notre différend sur cela, souffrez que je lui présente les cœurs de l'un & de l'autre, & tenons-nous à son choix.

L'Hym. A cette condition je consens de me raccommoder sincèrement avec vous.

L'Am. [à Flaminia.] Je vous offre ces cœurs, charmante Flaminia : ils sont tous les deux dignes de vous : Mario est tendre & riche à la fois, Lelio n'a pour tout bien que les sentimens purs & sincères que je lui ai inspirés pour vous : choisissez ; l'Amour & l'Hymen ne veulent aujourd'hui vous engager que par votre propre choix.

Flam. Je vois bien, charmant Amour, que vous favorisez secrètement Lelio, puisque vous employez la pitié que ses malheurs exigent de mon cœur, pour animer encore mes sentimens pour lui.

Pant. Songez, Flaminia, à la soumission que vous devez avoir pour mes volontés, & que c'est Mario qui vous donne cette fête.

Flam.

64 ARLEQUIN SAUVAGE.

Flam. Je ne perds point de vûe mes devoirs ; mais je sçai que tout est reciproque entre les pères & les enfans, comme entre le reste des hommes : il est sans doute juste que les enfans respectent leur père en tout, mais il n'est pas moins juste que les pères tiennent leur autorité sur leurs enfans, dans les bornes d'une exacte équité, & qu'ils ne la poussent pas jusqu'à les sacrifier à leurs préventions.

Pant. Ce n'est point vous sacrifier, que de vouloir vous rendre heureuse.

Flam. Vous croyez me rendre heureuse, & moi je dis le contraire : ainsi vous & moi sommes parties, il n'y a qu'un tiers qui puisse en décider, choisissons en un.

Pant. Ce seroit un plaisant arbitrage !

Flam. Qu'Arlequin nous juge.

Pant. Voilà assurément un Juge bien grave !

Flam. Ecoutons-le, cela ne coûte rien.

Pant. Tu es folle.

Flam. Il aime la vérité & la dit toujours lorsqu'il la connoît : il ne faut que lui bien expliquer la chose, & je suis assûrée qu'il décidera sainement.

Pant. Voyons.

Flam. Ecoute, Arlequin ; j'aime un Amant depuis long-tems, mon père m'avoit promis de me le donner, il étoit riche lorsque je commençai à l'aimer, aujourd'hui il est pauvre ; dois-je l'épouser quoiqu'il n'ait point de bien ?

Arl.

Arl. Si tu n'aimois que son bien, tu ne dois pas l'épouser, parce qu'il n'a plus ce que tu aimois ; mais si tu n'aimes que lui, tu dois l'épouser, parce qu'il a encore tout ce que tu aimes.

Flam. Oüi : mais mon père qui vouloit me le donner quand il étoit riche, ne le veut plus aujourd'hui qu'il est pauvre.

Arl. C'est que ton père n'aimoit que son bien.

Flam. Et il veut m'en donner un autre qui est riche, que je ne puis aimer, parce que j'aime toujours le premier.

Arl. Et cela te fache ?

Flam. Sans doute.

Arl. Ecoute : fais perdre encore à celui-ci son bien, & ton père ne te le voudra plus donner.

Flam. Cela n'est pas possible : Que dois-je donc faire : obéirai-je à mon père en prenant celui que je n'aime point, ou lui désobéirai je en prenant celui que j'aime ?

Arl. Te maries-tu pour ton père ou pour toi ?

Flam. Je me marie pour moi seule, apparemment.

Arl. Et bien, prends celui que tu aimes, & laisse dire ce vieux fou.

Pant. Le Juge & la fille sont deux impertinens. Taisez-vous.

Flam. Je ne lui ai pas dicté ce qu'il vient de me dire ; mais au terme de fou près, c'est la
la

66 ARLEQUIN SAUVAGE.

nature & la raison toute simple qui s'expliquent par sa bouche.

Pant. La nature & la raison ne sçavent ce qu'elles disent, vous n'êtes qu'une sottise ; on ne vit pas de sentimens, il faut du bien dans le mariage.

Mar. Ne vous emportez pas, Monsieur, les sentimens de Mademoiselle sont aussi beaux, que le jugement d'Arlequin est raisonnable, & vous devez vous rendre à ses vœux : quoiqu'ils me soient contraires, je ne les approuve pas moins, & je vous demande comme une preuve de l'amitié dont vous m'honorez, d'être favorable à Lelio.

Pant. Vous prenez, Monsieur, votre parti en galant homme, & moi je sçaurai le prendre en père sage, & qui sçait ce qui convient à sa fille.

Mar. Voici un homme qui vous rendra plus traitable. [*Il lui présente Lelio.*]

Lel. S'il n'y a, Monsieur, que les bruits de ma mauvaise fortune qui vous aient indisposé contre moi, il est facile de les détruire : je suis plus riche que je n'ai jamais été ; & si d'ailleurs vous ne me jugez pas indigne de votre alliance, ma fortune ne mettra point d'obstacle à ma félicité.

Pant. Il n'est donc pas vrai que vous êtes ruiné ?

Lel. Non, Monsieur : un naufrage que j'ai fait sur les côtes d'Espagne a donné lieu à

à ces bruits ; vous pouvez, lorsque vous voudrez, approfondir la vérité.

Pant. Je me rends, ma fille a raison.

Lel. Permettez, charmante Flaminia, que je vous marque ma reconnoissance à vos pieds.

Flam. Levez-vous, Lelio, je suis si faisie, que je n'ai pas la force de vous répondre.

Pant. Je vous demande pardon, Seigneur Lelio, de l'injustice que je vous faisois ; oubliez la, & recevez ma fille pour gage de notre amitié.

Arl. A ce que je vois, les Amans valent mieux ici que les autres : ils sont plus naturels. Ecoutez, vous trouvez donc mon jugement bon ?

Mar. Des meilleurs, mon cher Arlequin.

Arl. Je connois que tout ce que les Loix peuvent faire de mieux chez vous, c'est de vous rendre aussi raisonnables que nous sommes, & que vous n'êtes hommes qu'autant que vous nous ressemblez.

Flam. Tu as raison.

Arl. Vous voyez que j'aime Violette, comme vous aimez Lelio, c'est-à-dire, sans songer à l'argent, donnez la moi.

Flam. Je le veux, si Violette y consent.

Viol. Mais, il est bien joli.

Lel. Je t'entends : je me charge de vous rendre heureux.

Mar. Allons, qu'on ne parle plus ici que de plaisirs.

[Les

*[Les Jeux & les Plaisirs font un Ballet,
après lequel on chante les Vers suivans.]*

A I R.

LES pompeux nuages
De nos vanités,
Dans tous nos usages
Nous rendent sauvages ;
Et des lueurs de vérité
Font tout le lustre de nos Sages.
Du noir abîme des erreurs,
S'élèvent de brillans mensonges :
Leur vif éclat séduit nos cœurs,
Sous le nom de vertus nous consacrons des
songes.



VAUDEVILLE.

VOUS achetez vos Maîtresses ;
Chez vous sans or, point d'amour ;
On y vend jusqu'aux tendresses ;
Tandis que les ours,
Dans les antres sourds,
Donnent leurs caresses.

On



On voit ici la plus belle
Cacher ses traits sous le fard ;
Mais la Guenon naturelle,
Sans rouge, sans art,
Au singe camard
Ne plait que par elle.



Laissez le rouge des femmes,
Il ne produit point d'erreurs ;
Blâmez le fard de vos ames,
Qui masquant vos cœurs,
Les rend plus trompeurs
Que le fard des Dames.



AU PARTERRE.

Je ne cherche qu'à vous plaire,
Et j'en fais tout mon objet ;
Si mon discours trop sincère
Fait mauvais effet,
Parlez, s'il vous plaît,
Je sçaurai me taire.

F I N.

ARRIVED IN JAVABO.

On arrival in Javabo
the first thing I did
was to go to the
Museum and see
the things that
were there.

